

revêtus d'une masse grouillante de matériaux grisâtres (obtenue avec du caramel en ébullition) qui les recouvre rarement entièrement. De même, le plan initial d'où s'égrènent les souvenirs de Fred est relativement serein, en contradiction avec la fin apparente du film dans lequel on entend la police frapper à sa porte.

Le film de Serge Avédikian est construit tout en finesse, en clairs-obscur d'où se déclinent des suggestions. Est-ce que ce "beau matin" est déjà arrivé ou viendra-t-il si les citoyens continuent à baisser les bras ? C'est tout le mérite de ce court métrage que de laisser sa fin ouverte.

Raphaël Bassan

Un beau matin, 2005, 35 mm, couleur, 12 mn.

Réalisation : Serge Avédikian. Scénario : Annick Leray et Serge Avédikian. Image : Frédéric Tribolet et Solweig von Kleist. Montage : Annick Hurst et Chantal Quaglio. Musique : Michel Karsky. Interprétation : Maya Mercer. Production : La Fabrique.

Illusionniste ingénieux, le réalisateur n'a pas, comme on pourrait le penser, utilisé d'images d'archives. Toute cette angoissante supercherie, qui nous rappelle tant les horreurs de la guerre – les silhouettes contrastées de noir et blanc semblent être exposées à une puissante lumière d'origine atomique – est en réalité une animation de maquettes, filmées à l'aide une vieille caméra de surveillance. Un zest de pixilation accentue le rythme de certaines séquences et rend l'attaque d'autant plus impressionnante.

Mais par une pirouette finale, Trista Namo la présente comme une mauvaise farce, un jeu d'enfant qui n'aurait jamais existé "pour de vrai". Une forme d'humour décalé que n'aurait pas renié le scénariste de la série culte de notre enfance.

Fabrice Marquat

The Solitude of Space (La solitude de l'espace),

Norvège, 2005, Digital Beta, noir et blanc, 10 mn.

Réalisation : Trista Namo. Scénario, animation et production : AKFF ! Son : Bogus Blimp.



Histoire tragique avec fin heureuse de Regina Pessoa

Le cœur d'une petite fille bat trop fort. Ou plutôt trop bruyamment. Il fait hurler les chiens et trembler les immeubles ; il rend maussade un voisinage contraint à l'insomnie.

C'est un cœur d'oiseau dans un corps d'humain, nous dit la petite fille en guise d'explication. Et comme il n'a rien à faire là-dedans, il continue la chamade, au grand dam du quartier.

Pourtant – et le titre ne nous y préparait pas –, le voisinage s'accommode et les chiens s'habituent. Mieux : le cœur impose son rythme à la ville et bientôt tout le monde règle son pas sur celui de ce cœur. Le village des maussades devient un village d'équilibre et d'harmonie.

Aussi, quand la petite fille s'en va (au terme d'une transformation que seules les fables autorisent), le village se trouve-t-il d'un seul coup bien dépouillé. Triste. Privé de ce cœur tutélaire, les gens dépérissent – les chiens ne dorment plus que d'une oreille, les ménagères sont sous médicaments et les commerçants, cafardeux. Fin heureuse ?

Le graphisme, un noir et blanc torturé – obtenu par la technique de la gravure sur plâtre, celle utilisée aussi dans le premier film de Regina Pessoa, *A Noite* –, et l'argument de l'histoire – le problème que pose un corps surnaturel – rappellent les contes de Tim Burton, le morbide en moins. La "tératologie poétique" deviendrait-elle un genre cinématographique ?

Le monde est ici moins méchant, moins anxiogène, plus accommodant que dans *L'étrange Noël de monsieur Jack* ou *Edward aux mains d'argent*. Plus ouvertement symbolique, *Histoire tragique...* insinue en fait que la société a besoin de ses "monstres" et que la normalité seule ne suffit pas à en garantir l'équilibre.

Le film est bercé par le rythme entêtant du cœur qui bat et l'accent paisible de la narratrice, Elina Lowensohn (l'une des égéries d'Hal Hartley). La voix, dans un premier temps, accentue par contraste la dureté du trait et de l'animation, puis au contraire l'atténue, pour enfin nous en révéler, avec la transformation finale de la jeune fille, sa mélancolie.

Sylvie Delpesch

Histoire tragique avec fin heureuse, 2005, 35 mm, noir et blanc, 8 mn.

Réalisation et scénario : Regina Pessoa. Image : Patrick Tallaron. Montage : Hervé Guichard. Musique : Normand Roger. Voix : Elina Lowensohn. Production : ONF, Ciclope Films et Folimage Valence Production.